

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 17 (1879)
Heft: 26

Artikel: La pêche à la ligne
Autor: C.P.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-185264>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 28.03.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

On a beaucoup parlé, ces derniers temps, de naturalisme, de réalisme, et de M. Emile Zola, le chef de cette école littéraire, qui veut remplacer l'idéal par la peinture des choses basses et le langage abject. Nos lecteurs liront sans doute avec plaisir quelques lignes dans lesquelles Victor Hugo définit et apprécie de la manière la plus simple et la plus saisissante la littérature dégradante à laquelle des écrivains consacrent un talent quelquefois très réel :

« Ceux qui proclament que la vérité est en bas, non en haut, ne réfléchissent pas qu'on peut toujours progresser en montant et qu'il arrive un moment où l'on est forcé de s'arrêter quand on descend. Il y a dans le *Marchand de Venise* de Shakespeare cette pensée, que le poète place dans la bouche de Schylock parlant de chrétiens et les comparant aux juifs, pensée qui peut se traduire par ce vers très simple :

« Ils naissent comme nous et nous mourons comme eux.

» C'est la comparaison juste, absolue et terre à terre. Si l'on veut monter vers l'idéal, on peut, à un degré plus haut, exprimer la même pensée en disant :

« Ils aiment comme nous et nous souffrons comme eux.

» Si l'on veut s'élever plus haut encore dans le même sens, on peut dire :

« Ils rêvent comme nous et nous pensons comme eux.

» De la mort, on s'élève à l'amour et de l'amour à la pensée. Il n'y a point de limite dans l'idéal ; on peut monter, monter toujours. Mais si, sous prétexte de réalité stricte, on voulait descendre, il y aurait, — qu'on y prenne garde, — quelqu'un qui descendrait plus bas que le plus hardi des naturalistes. A la rigueur, on peut dire encore :

« Ils toussent comme nous et nous crachons comme eux.

» Mais je vous défie d'aller plus loin sous peine de tomber dans la fange. Le beau ou l'art, si vous voulez, n'a pas de degré ; le réalisme en a.

La pêche à la ligne.

Une distraction que j'aime beaucoup est la pêche à la ligne, car elle n'exige pas un grand attirail : une perche ayant à un bout un vers et à l'autre un homme. Aussi l'a-t-on nommée plaisamment l'emploi d'un bâton qui a un animal à chacun de ses bouts. — Néanmoins cette pêche a eu ses poètes ; voici ce qu'en disait Boisjolin :

Sur la rive du lac, le pêcheur matinal,
De la pêche a porté le champêtre arsenal ;
Le cordonnet mobile et la ligne étendue,
Qui dans ses mains s'allonge et dans l'eau diminue ;
La mouche, l'hameçon et tous ses faux appâts
Qui promettent la vie et donnent le trépas.
Aux premiers feux du jour les habitants de l'onde
Ont ranimé sans bruit leur retraite profonde.
Le pêcheur, de leurs jeux paisible observateur.
Leur présente avec art son hameçon trompeur ;
L'hôte imprudent des eaux vient, fuit, revient encore,
Suit l'amorce perfide et de l'œil la dévore,
Glisse, descend, remonte et la saisit soudain.
Si la victime est faible, alors avec dédain,
On rend à leur séjour, diaphane et mobile,

De ce peuple muet la jeunesse inutile ;
Mais quand du sein profond de leur sombre palais,
A travers les détours de leurs roseaux épais,
Ou de l'abri fangeux de l'antique racine
Des arbres dont le front sur les ondes s'incline,
La ligne se courbant sous de riches fardeaux,
Enchaîne avec honneur les souverains des eaux,
Le pêcheur attentif et palpitant de joie
Adroitement fatigue et dirige sa proie :
Il attire tantôt l'anguille au corps d'argent
Qui s'arrondit, serpente et glisse en s'allongeant ;
Tantôt la truite agile, aux couleurs inégales,
Que des taches de feu marquent par intervalles ;
La carpe aux bonds légers et qui, rebelle encor,
Fait vaciller l'éclat de ses écailles d'or ;
Et la perche azurée, et le brochet, avide
Tyran dévastateur de l'empire liquide.

Je vous ai déjà dit que j'aime fort la pêche à la ligne et que j'en suis un grand admirateur. Il faut pour cet exercice de la persévérance, de l'adresse et une sorte de diplomatie. C'est un peu l'instinct des sauvages qui se couchent à terre pour écouter et mieux entendre ; c'est la guerre entre les habitants des deux éléments différents.

Il y a sept ans que mon ami Ernest me mit pour la première fois une ligne en main. Un charmant et très agréable compagnon y avait croché l'amorce. Je me suis donc installé au bord de la rivière avec un cigare à la bouche et une boîte de vers grouillants à mes pieds, puis j'ai jeté la ligne. Pendant cinq minutes j'ai retenu mon haleine, allongé mon bras droit, guetté le bouchon sur l'eau pour voir s'il s'enfonçait... Enfin il fit un mouvement, je retirai la ligne à moi en donnant un coup sec : O joie ! ô triomphe ! il y avait un goujon au bout ; un goujon aux écailles brillantes qui protestait contre le guet-apens que j'avais tendu à sa gourmandise.

Il existe des bonheurs plus lucratifs et plus sérieux que celui-là, mais il n'en est peut-être pas de plus vifs que celui qu'on éprouve au premier poisson qu'on pêche ; on se sent émancipé. On croit qu'on pourrait pêcher une baleine... si l'on était en mer.

Le métier de pêcheur à la mer est un dur état ; l'homme lutte incessamment contre les éléments déchaînés, il jouit de la véritable liberté sur cette eau qui n'est à personne et qui est à tous ; le pêcheur est détaché naturellement des biens de ce monde quand, avec un coup de rame, il s'éloigne de la rive.

Le pêcheur à la ligne n'a pas la force, la rudesse, l'énergie des pêcheurs de mer ; mais tout de même c'est un philosophe : s'il est ministre d'Etat, il oublie l'opposition ; s'il est directeur d'une société par actions, il ne se souvient plus du dividende ; s'il est commerçant, il ne songe plus à l'échéance. Il ne voit qu'une seule chose à travers les méandres que suit sa pensée : le poisson.

On m'a conté un exemple de la dévotion d'un pêcheur à la ligne à son exercice favori :

Un banquier de Paris, par raison ou par caprice, avait refusé à un commerçant l'escompte d'un bordereau.

— C'est décidé, s'était écrié l'homme d'argent,

quand bien vous auriez du Rothschild en main, je n'y toucherais pas.

— Mais, monsieur, j'ai des paiements à effectuer !

— Cela m'est égal, je ne prendrai rien de plus.

Le malheureux commerçant s'en retournait chez lui avec son bordereau *refusé*, quand il apprit une sérieuse nouvelle : son banquier si rangé, si sobre, avait une passion secrète, cachée ; il allait toutes les après-midi sous le pont de Neuilly et là... il pêchait à la ligne.

Une idée lumineuse traversa l'esprit de notre commerçant : muni de son bordereau, il se rendit sous le pont ; le banquier y tendait sa ligne.

— Eh ! monsieur, dit le visiteur d'une voix éclatante, cela mord-il ?

— Misérable, murmure le financier, vous faites sauver le poisson avec vos hurlements.

— Me prenez-vous mon bordereau ?

— Vous m'ennuyez !

— Il faut absolument que j'aie de l'argent demain, fit le commerçant d'une voix de stentor.

— Que le diable vous emporte ! répliqua doucement le pêcheur ; mettez vos valeurs sous cette pierre, je vous donnerai des écus demain matin, mais laissez-moi la paix. G. P.

Jean Duruclon.

Jean Duruclon, un beau garçon, ma foi, avait quitté son village, pour aller goûter les douceurs de la vie de valet de chambre. Entré plus tard dans le commerce, il s'y enrichit très honnêtement, du reste, se maria, fut père d'une nombreuse famille et revint finir ses jours au pays natal.

Entouré de l'estime que de bonnes actions font toujours valoir, chez nous, aux favoris de la fortune, il semble que Jean Duruclon eût dû être un homme heureux ; ni soucis, ni maladies ne le visitaient ; sa femme et ses enfants le vénéraient. Et cependant un grand chagrin faisait blanchir ses cheveux, creusait son front de rides et menaçait d'abrèger ses jours.

A Paris, Jean Duruclon avait servi un haut personnage, M. de X..., dont le père, par une faveur toute spéciale de Napoléon I^{er}, de simple bourgeois qu'il était, avait été fait baron de l'empire. M. de X..., très fier de cette noblesse de fraîche date, avait fait maintes fois la leçon à son valet de chambre, quand ce dernier, au début de sa carrière, s'oubliait à dire : Monsieur X..., tout court.

Chose curieuse, Jean Duruclon avait fini par se sentir pris lui-même d'un profond respect pour la petite particule *de, du, ou* tout simplement *d'*. Que n'eût-il donné pour avoir le droit de la porter ! Il se prenait à rêver qu'il s'appelait M. du.... Ruclon et qu'il descendait de quelqu'une des anciennes familles féodales de notre pays. Quand la réalité le rempoignait, alors surgissaient en foule les sentiments d'envie, de regret, d'ardents désirs, et il allait jusqu'à maudire son père et ses ancêtres pour n'a-

voir fait de lui qu'un simple paysan descendant de quelque serf du bon vieux temps.

Jean Duruclon portait un nom qui, bien que vulgaire, devait être pour lui la cause d'une violente tentation et, par-là même d'un vif tourment. A Paris, dans l'immense cité où personne ne le connaissait et où la signification toute vaudoise du mot *ruclon* était sans doute ignorée, il s'était assez souvent permis de signer Jean DuRuclon ; quelquefois il était même allé jusqu'à Jean Du Ruclon, et même jusqu'à Jean du Ruclon. Chacun sait qu'entre ces trois manières il existe une distance incommensurable. Quand on s'appelle Jean DuRuclon, la particule *Du* demeurant intimement liée à *Ruclon*, on n'est encore qu'un piètre paysan ; dans Jean Du Ruclon, la particule se détache et commence à faire bien dans le paysage ; un sang plus noble vous coule dans les veines ; mais ce *D* majuscule semble là pour rappeler que *Du* ne fait qu'un avec *Ruclon*.

Jean du Ruclon ! Que c'est différent ! Plus trace de roture ! Aux autres de descendre des manants et des vilains d'autrefois ! A nous l'honneur et la gloire ! Jean du Ruclon !

De retour au pays, Jean, qui, malgré ses écus, malgré la bonne éducation et le beau parler qu'il rapportait de la grande capitale, n'osait plus s'appeler que Duruclon. Constamment obsédé par la pensée qu'il s'était appelé Jean du Ruclon, il lui fallait à tout prix décrocher cette particule qui l'avait fasciné.

Ces efforts furent enfin couronnés de succès. Il s'adressa à un archéologue, grand connaisseur de vieilles chartes, qui finit par découvrir dans les archives du village natal de Jean un acte du XIV^{me} siècle dans lequel se trouvait l'énumération d'un certain nombre de serfs donnés à l'église de Lausanne par un sire de Grandson. Parmi ces serfs figurait Jean Petrus Du Ruclonis (c'est-à-dire habitant une localité du nom de Ruclon).

Les démarches de Jean Duruclon réussirent si bien qu'aujourd'hui, après rectification de son état civil, il porte haut son nom de Jean du Ruclonis.

M.

La mort du Beau Richard.

III

L'année d'après, la petite ville de X... subit un épouvantable désastre. Les barbares modernes avaient envahi la France. Et pendant que les Prussiens bombardaient Paris, les Bavares attaquaient, dix fois supérieurs en nombre, la ville natale de M. Jean-Baptiste Poirier, que défendaient seuls ses habitants et quelques mobiles mal armés. L'héroïque petite cité subit le sort de Bazeilles. Elle fut livrée aux flammes. Des femmes et des enfants furent brûlés vifs. Le carnage fut aussi infâme que la résistance avait été glorieuse. Le pétrole anéantit la maison du marchand de nouveautés Poirier. Marchandises, titres, argent, tout fut perdu. Dans l'incendie, Mlle Clarisse périt, au milieu d'une horrible scène de pillage, de viol et de meurtre.

Le commerçant, signalé pour avoir été vu parmi les gardes nationaux combattant, put s'échapper avec sa fille et Mlle Prudence, mais il était ruiné. Ce fut dans une pauvre maison de planches, édiflée à la hâte, que le marchand de nou-